

et des passions naissantes très dangereuses pour un tel état. Ajoutons qu'on avait promis de lui donner la *troisième* à faire, et que sortant de sous la fêrule, il n'était pas fâché d'avoir à la manière à son tour. Cette considération, la pensée du respect qu'allaient lui porter dans quelques jours des camarades plus âgés que lui, qui après l'avoir taquiné l'année précédente, ne lui parleraient plus dorénavant que chapeau bas, et jamais sans lui dire *vous*, et l'appeler *monsieur*, l'orgueil qu'il éprouvait par anticipation des beaux sermons qu'il ferait quand il serait prêtre ; tout cela entraînait pour plus qu'il ne le croyait lui-même dans ce qu'il appelait sa *vocation*.

Après en avoir reçu la confiance, Charles avait combattu de toutes ses forces les projets de son frère. Destinée en apparence à la chasse à laquelle le futur régent de troisième n'était guère adroit, et à la pêche, amusement qui ennuyait prodigieusement l'aîné des deux jeunes gens, la journée avait été réellement employée à des débats continuels. Fatigués de leurs courses et de leurs discussions, ils étaient assis sur l'herbe tout près de la blanche maison paternelle, et silencieux, ils contemplaient la nature grandiose qui s'étendait de tous côtés. Le spectacle qu'il y avait là, était digne en effet de suspendre un instant leurs préoccupations ; il suffisait d'y plonger ses regards pour se laisser prendre à une de ces longues rêveries qui, dans la jeunesse surtout, ont tant de charmes.

C'était vers la fin d'une belle après-midi du mois de septembre, et l'endroit natal des jeunes Guérin était une de ces riches paroisses de la *côte du sud*, qui forment une succession si harmonieuse de tous les genres de paysages imaginables, panorama le plus varié qui soit au monde, et qui ne cesse qu'un peu au-dessus de Québec, où commence à se faire sentir la monotonie du district de Montréal.

La maison de madame Guérin, dont le mari était mort, il y avait déjà si longtemps, que ses enfans l'avaient à peine connu, était peu éloignée de la grève dont le grand chemin seul la séparait. C'était une longue bâtisse enduite de chaux, avec des cadres figurant de larges pierres noires autour des fenêtres, et une porte surmontée d'un petit fronton vermoulu, et appuyée sur un vieux perron de pierres, dont plusieurs chancelaient sous vos pas. Elle paraissait divisée en deux parties, et le toit de l'une était un peu plus élevé que celui de l'autre ; une petite porte au coin, servait d'entrée à la partie basse, évidemment destinée aux serviteurs et aux passans. C'était bien la maison de M. Guérin, mais ce n'était pas celle que ce dernier avait habitée vers la fin de sa vie. Celle-ci était une construction dans le goût moderne, située à deux arpens de l'autre, lambrissée en bois, recouvert de sable brun, avec un toit à la japonaise, peint en gris fer, et des raies blanches au bord ; il y avait des persiennes aux fenêtres, jusqu'à la porte du centre seulement, les ouvertures de l'autre moitié formaient les vitraux assez mesquins d'une boutique ou magasin de campagne. C'était maintenant la propriété d'un M. Wagnaër, étranger venu des îles de la Manche, et successeur, à bien des égards, de M. Guérin, — d'un côté de cette maison s'étendait une longue rangée de peupliers de Lombardie, servant d'entourage à un jardin ; derrière on voyait plusieurs petits bâtimens d'exploitation, en bon ordre, peints tout récemment, et un magnifique verger.

La maison de madame Guérin était ombragée par les branches touffues d'un orme séculaire et gigantesque ; elle était sur une sorte de terrasse à hauteur d'homme, fermée en partie par un de ces *fournils* ou caves à patates, que l'on voit devant presque toutes les habitations de nos campagnes. Sur une verte pelouse, qui couronnait la petite maçonnerie du *fournil*, les deux écoliers étaient nonchalamment étendus.

Devant eux coulait le St. Laurent, large autant que la vue pouvait porter. Sur l'horizon se dessinaient bien loin les formes indécises des montagnes bleuâtres du nord ; une petite île verdoyante reposait l'œil au tiers de la distance, et semblaient souvent, lorsque les vagues s'agitaient, osciller elle-même, et prête à disparaître dans le fleuve. La vaste nappe d'eau présentait trois ou quatre aspects différens. La marée montait dans la petite anse au fonds de laquelle étaient les deux maisons que nous venons de décrire, la brise s'élevait avec la marée, et l'eau plus épaisse prenait une teinte brune ; à droite on découvrait une grande étendue d'un azur tranquille, à gauche, éclairée par un soleil d'automne, l'eau paraissait comme une large plaque d'argent incrustée d'or ; une marque d'écume blanche séparait cette partie de l'autre, c'était l'endroit où une petite rivière traversant un lit de cailloux se jetait dans le fleuve.

Les deux côtés du paysage étaient formés par les deux pointes de l'anse, qui servaient de cadre au fleuve. Celle qui s'étendait à droite, beaucoup plus longue que l'autre, mais basse et à fleur d'eau, était recouverte d'une riche végétation, et portait à son extrémité un groupe de maisonnettes blanches, et une petite église au toit couleur de sanguine, dont le clocher couvert de fer étamé, étincelait au soleil. Devant la maison de M. Wagnaër, un chemin étroit se détachait de la grande route, et courait le long de la grève jusqu'à l'église. Au-dessus de cette pointe, tant elle était basse, on voyait encore le fleuve dont le chenail, qui paraissait rentrer dans les terres, formait l'horizon, et se confondait presque avec le ciel.

La pointe gauche n'était guères autre chose qu'une batture de joncs, parsemée de gros cailloux rougeâtres, se terminant par des galets marqués par les vagues et dont la pente faisait une sorte de plan incliné, très commode pour les petites embarcations. Au détour de cette pointe, était la petite rivière dont nous venons de parler, on la nommait *la rivière aux écrevisses*, et elle passait sur les terres de madame Guérin. Au delà se développait une chaire variée de côtes, d'anses, de promontoires, de forêts, de villages, qui formait la demi courbe d'une ovale, avec le Saint-Laurent. C'était tantôt des paturages et des champs, divisés méthodiquement en de longues lisières jaunes, rousses ou vertes ; tantôt de beaux bosquets d'érables au feuillage diapré par l'automne, aux teintes violettes, rouge-feu, orangées ; ici de hautes et noires pinnières, là de petits sapins échelonnés sur la côte. Le grand chemin (*ou chemin du roi*, comme on l'appelle) toujours bordé de blanches habitations, courait à travers tous les sites, gravissant les côtes, descendant les pentes abruptes, longeant les pointes, et suivant toutes les sinuosités de la grève. Des villages groupés sur le bord de l'eau, d'autres villages portés au flanc des montagnes éloignées, et paraissant superposés dans toute l'étendue des terres que l'on nomme *les concessions*, des églises dont les unes fesaient percer leurs clochers élançés à travers le feuillage et les toits de quelque gros bourg, dont les autres s'élevaient isolées sur le rivage, ou sur quelque coteau lointain ; des anses, les unes sauvages, inabordables, formées de rochers à pic, les autres servant d'embouchures à des rivières, et recouverts de goëlettes, de bateaux, de cajeux, et de larges pièces de bois flottantes, indiquant l'existence d'une certaine activité commerciale ; tel était le détail du vaste rideau, qui en remontant le fleuve s'étendait jusqu'à l'horizon, décroissant et fuyant toujours, jusqu'à ce qu'il parut rejoindre l'autre rive à laquelle deux ou trois petites îles bleuâtres semblaient le rattacher ; de sorte que si d'un côté le Saint-Laurent faisait l'effet d'une vaste mer, de l'autre il avait plutôt l'apparence d'un lac ou d'un golfe profond.

Un ciel d'un bleu pâle, surtout à l'horizon, caché en plusieurs